

visite des Sioux, chassés du territoire américain, à la colonie de la Rivière-Rouge, est extraite d'une lettre de M. Ritchot, missionnaire à St. Norbert, dans le diocèse de St. Boniface. Elle renferme une peinture bien saisissante des mœurs sauvages, et rappelle des traits du même genre qu'on lit dans les anciennes relations. Ce mélange de ruse et d'audace avec laquelle les Sioux ont su imposer, sous une feinte amitié, une excursion menaçante à plusieurs égards, est bien caractéristique :

« Décidément, les Sioux vont devenir célèbres : les journalistes et autres écrivains du Minnesota s'en occupent presque tous les jours. Déjà, ils ont publié, sur leur compte, de longs articles pleins de colère et de menaces. Nous avons même reçu, ces jours-ci, un volumineux pamphlet, écrit par un certain "Taylor," qui prouve par mille et un texte adroitement empruntés aux psaumes de David, que l'heure est venue où le gouvernement des Etats-Unis doit exterminer sans pitié toutes les nations barbares qui sont encore sur son vaste territoire. On nous dit même que plusieurs millions de dollars sont déjà votés pour lever une nombreuse armée qui devra, au printemps prochain, parcourir toutes les prairies de l'Ouest et exterminer les Sioux jusqu'au dernier. Ce n'est pas encore fait. Et la besogne est peut-être beaucoup plus dangereuse et beaucoup plus difficile que ne le soupçonnent nos valeureux voisins. En attendant, les Sioux, qui ne redoutent que médiocrement les canons et les soldats américains, dont ils connaissent le courage et l'adresse, voyagent tranquilles sur leurs terres et viennent jusque dans notre petite colonie nous faire entendre les chants de leur triomphe. Ils veulent absolument faire une alliance, sincère avec nos Métis. Depuis deux mois, leurs ambassadeurs promettent le calumet de paix dans le pays; tout le monde, le Gouverneur et Monseigneur en tête, y ont fumé, en signe de paix. Ils ont demandé à venir nous voir en grand nombre pour célébrer ensemble la joie de cette nouvelle alliance. En style sauvage, cela veut dire qu'ils ont fait et qu'ils s'attendent à de riches présents. Qui sait même si ce n'est pas un prétexte pour avoir la facilité de reconnaître les forces de notre petite colonie, afin de mieux nous tromper à l'avenir. C'est ce qu'on craint. Aussi leur a-t-on envoyé force compliments, quelques présents et d'habiles ambassadeurs pour les assurer de nos sympathies et les déterminer, en même temps, à ne pas entreprendre ce long voyage. Tout a été inutile; ils ont voulu absolument venir nous dire en personne tout le dévouement qu'ils ont maintenant pour tout ce qui n'est pas américain. Après un court séjour à Saint-Joseph, ils prenaient le chemin de Saint-Boniface, et, le 27 du courant, à 5 heures du soir, ils campaient, au nombre de quatre-vingt-dix guerriers et de vingt femmes, à deux milles de mon église. Je m'empressai aussitôt d'aller leur faire visite. Je fus reçu assez froidement; car j'avais en la prétention de me présenter à leur Grand-Chef, qui est un "grand potentat" et qui s'attendait au respect de tous ceux qui l'abordent. Il fallut bien me soumettre au cérémonial, malgré les faveurs que j'étais en droit d'attendre à cause des petits présents que j'avais apportés avec moi. Je pus néanmoins m'entendre avec leur interprète et obtenir que, le lendemain matin, ils fissent une petite halte à mon domicile. C'est là où nous les attendions et où nous espérions, à force de présents et de bonnes paroles, les déterminer à s'en retourner sur leurs terres.

« Le lendemain donc, dimanche, 28 du courant, à l'heure de la grand-messe, les Sioux, qui avaient suivi le lit de la rivière, en arrivant sur la côte se trouvèrent en face des deux Gouverneurs, de Monseigneur Taché, de plusieurs prêtres, des Conseillers d'Assiniboia et de sept ou huit cents vigoureux Métis de ma paroisse et de celle de Saint-Boniface, rangés sur deux lignes, de manière à offrir une large allée qui conduisait directement à la porte de mon église.

« Ils ne s'attendaient probablement pas à une si imposante réception. Aussi, au premier abord, ils parurent quelque peu surpris, je crois même qu'ils eurent peur. Néanmoins, les trois grands-chefs, qui précédaient la marche, ne perdirent pas leur contenance; ils s'avancèrent fièrement dans l'allée qui leur était offerte, le fusil sur l'épaule, le sabre au côté, la dague à la ceinture et le carquois en bandoulière. Une plume plus habile que la mienne pourrait vous dire tout ce que présentait de curieux et de pitoyable à la fois, l'aspect de ces pauvres sauvages sous leurs costumes bizarres et variés, et la figure tatouée de différents couleurs. Celui-ci, sous un uniforme d'officier américain, avait les tresses de ses longs cheveux garnies de plumes d'oiseaux de proie; un autre avait la tête garnie de larges queues de renard, etc., etc., chez le plus grand nombre, parmi les femmes surtout, on voyait les oreilles s'étirer démesurément sous le poids de pièces d'or et de roues de pendule. Quelques-uns même étaient avec complaisance de riches montres en or avec tout leur attirail de chaînes et de bijoux, portant des cadrans entiers d'horloge sur le ventre.

« A mesure qu'ils avançaient, nos Métis fermaient leurs rangs et les suivaient silencieusement par derrière. Rendus à la porte de l'église, ils me remirent le drapeau anglais qu'ils avaient pour insigne. Puis je les introduisis et les conduisis directement au jobé où ils se placèrent avec ordre et d'où ils entendirent la Sainte Messe avec un profond recueillement. Nos Métis, sciemment armés pour la plupart de petites carabines, de revolvers et de couteaux de chasse, prirent leurs places dans la nef; ensuite je fis mettre les femmes sionnes dans l'allée du milieu. Ces pauvres créatures écrasées sous d'énormes paquets qui pesaient au delà de 100 livres.—Car il faut vous dire que, selon la coutume des sauvages infidèles, les femmes sont regardées et traitées chez eux comme des bêtes de somme. Ce sont elles qui font tous les ouvrages pénibles, qui traînent tous les fardeaux, tandis que les hommes ne portent que leurs armes et leur calumet.

« Quelques instants après, Monseigneur Taché, assisté de deux prêtres, apparaissait devant l'autel, crose en mains et mitre en tête, tandis que les enfants de chœur de Saint-Boniface, sous la direction du Révérend Père Ledloch, entonnaient solennellement la messe royale. Les cérémonies, le chant, tout fut beau, magnifique aux yeux de tous, mais surtout des Sioux, qui n'avaient jamais rien vu de semblable et qui s'extasiaient à la vue d'un Evêque en habits pontificaux. Ce qui fut également bien beau, bien touchant, ce fut l'éloquente allocution que Monseigneur fit en français, et à laquelle les Sioux ne purent rien comprendre.

« Sa Grandeur avait pour texte: "Quare fremuerunt gentes, etc." Elle profita de la présence de ces barbares pour montrer les bienfaits du catholicisme et les malheurs de l'infidélité, même sous le rapport temporel.

« Après le Saint-Sacrifice, nous transportâmes le Saint-Sacrement dans la sacristie et l'église servit de salle d'assemblée. Le Gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, celui de la Colonie et Monseigneur s'adressèrent successivement aux Sioux pour leur dire que tous étaient heureux d'être leurs amis, leurs alliés, et pour les exhorter en même temps à ne pas se rendre jusqu'à Saint-Boniface; qu'on avait apporté tous les présents que le Gouvernement du pays pouvait leur faire, et qu'ils pouvaient s'en retourner sur leurs terres en toute sécurité.

« A mesure que l'interprète traduisait, on entendait, de temps à autre, ces pauvres sauvages qui poussaient des cris de refus ou d'approbation, suivant qu'on répondait ou non à leurs desirs. Vraiment, il y avait quelque chose d'étrayant à les entendre. On eut beau faire, on eut beau dire, ils répondirent en définitive et avec un ton qui n'était pas trop mielleux: "Nous sommes partis pour nous rendre à Saint-Boniface et dussions-nous y mourir tous, nous nous y rendrons." Que faire de plus pour les arrêter? user de violence? C'est un moyen comme un autre et qui n'aurait pas excessivement répugné à un certain nombre de nos gens qui n'attendaient qu'un signal pour se mettre à l'œuvre, d'autant plus qu'à la fin de juillet dernier, ces mécréants Sioux, ou quelques-uns des leurs, massacraient en pleine prairie plusieurs personnes de la paroisse du Cheval-Blanc. Pourtant, l'hiver et le printemps derniers, ils étaient encore venus demander et promettre la paix. Finalement, la position était délicate: on prit néanmoins le parti le plus pacifique et dans un dernier discours, on leur annonça qu'on accédait à leurs desirs, qu'on voulait même, pour leur montrer combien on les aimait, les conduire triomphalement jusqu'au but qu'ils s'étaient proposés. Aussitôt un vrai tonnerre d'applaudissements sauvages faisait retentir l'église. Les Métis sortirent alors, et pendant qu'un bon nombre préparaient leurs voitures pour conduire les Sioux à Saint-Boniface le plus promptement possible, afin de ne pas leur laisser le temps d'examiner les établissements qui se trouvent sur le chemin, d'autres leur offraient au nom des autorités, un copieux repas en viande sèche et en pémanik. En un mot, on les traita comme des rois pourraient être traités en semblable pays. A Saint-Boniface on les reçut au bruit du canon du Fort-Garry, et on leur fournit abondamment de quoi manger, de quoi boire et de quoi fumer. C'est tout ce qu'il fallait pour les contenter, aussi pendant les deux jours qu'ils y ont passé, toujours sous bonne garde et en nombreuse compagnie, ils n'ont fait que danser et chanter, le jour comme la nuit. Ils sont repartis aujourd'hui et, comme vous le supposez bien, on leur a souhaité bon voyage."

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE: La livraison du 1er avril contient la fin d'un travail très-complet et bien littéraire, dans sa forme, sur Jacques-Cartier; elle est ornée d'un portrait du célèbre navigateur et d'une vue de sa maison de campagne de Saint-Malo. On y trouve aussi une étude biographique sur Sir L. H. LaFontaine.

LA REVUE CANADIENNE: Les livraisons de février et de mars nous donnent la suite du roman de M. de Boucherville; celle de l'étude du Père Aubert, sur le Rationalisme; un article sur le Traité de Réciprocité, par M. Royal; le commencement d'une étude sur la Destinée Providence de Rome, par M. l'abbé Raymond; les premières pages d'une Histoire de la Coutume de Paris en Canada, par M. D. H. Sénéchal; une très-spirituelle esquisse de l'art anglais, par M. Bourassa; un joli tableau de chasse, par M. LeMoine, et des articles bibliographiques, par MM. Tessier, Adélaïde Boucher et de Bellefeuille. Tous ces écrits font honneur à leurs auteurs et promettent à la nouvelle publication un brillant avenir.

Il est à regretter que M. Royal n'ait point donné un plus grand développement à son travail sur le Traité de Réciprocité. Il a tracé, d'une manière large et habile, l'esquisse de notre politique commerciale telle qu'il la conçoit; mais, comme il y a peu de matières où l'on soit moins disposé à jurer *in verba magistri*, un aurait aimé à voir ses conclusions appuyées sur des statistiques plus nombreuses et plus imposantes.

M. Royal admet toute l'importance du traité de réciprocité et des avantages que nous en retirons; il ne pense pas, cependant, que notre commerce avec les Etats-Unis soit, sur le tout, tellement avantageux que l'on doive souscrire, pour le conserver, à toutes les conditions que nos voisins voudront bien nous imposer. Il ne croit pas d'abord à la menace qu'on nous fait de retourner à l'ancien état de choses; et il n'est pas éloigné de dire que c'est là un *yankée trick*. Les avantages qu'offre, aux Etats de l'Ouest, le transit de nos canaux et le bénéfice tout évident que la mise en commun de nos vastes pêcheries du golfe a procuré aux Etats de l'Atlantique, lui font penser qu'on y regardera à deux fois avant de lâcher ce que l'on tient dans l'espoir d'avoir mieux.